

LVI

Une lueur sinistre s'alluma sous les paupières de la porteuse de pain dont le visage pâle s'empourprait. Elle s'écria avec une exaspération terrible :

— Mais quel acharnement ont-ils donc contre cette enfant ? Que leur a-t-elle fait pour qu'ils la martyrisent ainsi, pour qu'ils la brisent, pour qu'ils la tuent ? Le père d'un côté, la fille de l'autre ! Ah ! ces gens-là sont des infâmes, et si Dieu est juste ils seront punis ! Voyons, voyons, Lucie, ma chérie, ma pauvre mignonne, racontez-moi tout. Comment cela est-il arrivé ?

D'une voix faible, presque indistincte, Lucie fit le récit de ce qui s'était passé dans le salon de madame Augustine.

— Et ces gens-là ne seraient pas châtiés ? dit-elle quand sa fille eut achevé. Ces misérables auraient le droit de briser une existence, de calomnier une innocente enfant, de la réduire au désespoir et à la misère ? Non ! non ! C'est impossible ! Cela ne sera pas ! Vous n'avez personne pour vous soutenir et combattre avec vous, mais me voici et je vous défendrai. La calomnie et la diffamation sont des crimes punis par la loi. C'est aux tribunaux qu'il faut s'adresser.

— Aux tribunaux ? répéta Lucie.

— Oui.

— Comment s'y prendre ?

— Il faut voir un avocat, le consulter, le charger de votre cause, se révolter enfin et lutter. Un avocat, répéta Jeanne tout à coup, en se souvenant de l'enveloppe trouvée par elle sur le quai, près de l'Institut. L'ami de monsieur Lucien Labroue ne se nomme-t-il pas Georges Darier ?

— Oui, ma bonne Lison.

— Savez-vous son adresse ?

— Parfaitement. Il demeure rue Bonaparte, numéro 19.

— Eh bien ! c'est lui que j'irai trouver.

— Ne faites pas cela, maman Lison ! Ne vous adressez point à lui.

— Pourquoi donc ?

— Précisément parce qu'il est l'ami de Lucien Labroue, il vous éconduira.

— Qui sait si au contraire il ne ramènera pas son camarade d'enfance à des sentiments meilleurs ?

— Il est l'avocat et le conseil de monsieur Paul Harmant.

— Que m'importe ? Ce que vous dites là me pousserait à me rendre chez lui si j'avais hésité. Je le verrai, vous dis-je, j'ai un prétexte tout trouvé pour me présenter chez lui, il me conseillera pour vous, m'indiquera la marche à suivre. Non, non, je n'hésite point, et je vais de ce pas trouver monsieur Darier.

Sans même attendre la réponse de Lucie, Jeanne sortit vivement de la mansarde, entra chez elle, y prit l'enveloppe portant le nom de l'avocat, et partit pour la rue Bonaparte. En moins de vingt minutes elle arrivait à la demeure de Georges, tant elle marchait rapidement.

— Monsieur l'avocat Darier ? demanda-t-elle au concierge, qui lui indiqua l'étage.

Jeanne gravit les marches et sonna. La vieille servante vint lui ouvrir.

— Monsieur l'avocat Darier ? répéta Jeanne.

— Monsieur n'y est pas, répondit la servante. Madame vient pour affaires, sans doute ?

— Pour affaires, oui.

— Monsieur sera bien fâché de ne s'être point trouvé là, mais il est absent.

— Son absence sera-t-elle longue ?

— Elle durera quelques jours.

— Ah ! fit Jeanne désappointée.

— Monsieur est allé plaider un procès à Tours. Il ne reviendra que mercredi prochain.

— Six jours ! s'écria la porteuse de pain. Six jours à attendre !

— Il le faudra bien, madame.

— Enfin, je reviendrai dans six jours, murmura Jeanne avec découragement, puis elle regagna le quai Bourbon.

Lucie, prise d'une fièvre violente, avait été obligée de se mettre au lit. La porteuse de pain se sentit glacée d'épouvante en la trouvant malade. La pensée que sa fille pouvait mourir la fit trembler de la tête aux pieds.

— Eh bien, maman Lison ? demanda l'ouvrière d'une voix faible.

— Eh bien, ma chère mignonne, monsieur Georges Darier est absent de Paris. Je retournerai le voir aussitôt qu'il sera de retour. En ce moment ce n'est point à lui qu'il faut songer. C'est à vous, mon enfant ; vous paraissez souffrir.

— J'ai la fièvre.

— Je cours chercher un médecin.

— A quoi bon ?

— Comment, à quoi bon ? Mais je ne veux pas que vous soyez malade, moi ! La moindre indisposition peut devenir sérieuse faute de quelques soins. Oh ! vous avez beau dire, je ne vous écouterai pas.

Et la porteuse de pain, sortant en toute hâte, se mit en quête d'un médecin, qu'elle ne tarda point à trouver et qu'elle ramena. Ce médecin, après avoir examiné la jeune fille, hocha la tête, pinça les lèvres, fronça les sourcils. Une fièvre cérébrale pouvait se déclarer d'un moment à l'autre. Le docteur écrivit une ordonnance et se retira en annonçant qu'il reviendrait le lendemain.

* * *

Nous devons expliquer à nos lecteurs la présence de Raoul Duchemin, l'employé de la mairie de Joigny, dans le train tamponné à la gare de Bois-le-Roi à la suite d'une fausse manœuvre. Quoique le marchand de vin en gros, détenteur du faux billet, eût été payé intégralement, cet homme, malgré les paroles menaçantes d'Ovide Soliveau, ne se gênait nullement pour raconter, à qui voulait l'entendre, l'histoire du remboursement effectué de la façon la plus inattendue par le protecteur inconnu du jeune employé.

La rumeur publique, grossissant de jour en jour et d'heure en heure, arriva jusqu'aux oreilles du maire de Joigny. Ce fonctionnaire demanda des explications à son employé, lequel n'en put fournir aucune, ne comprenant pas bien lui-même ce qui s'était passé. La conclusion de l'entretien fut celle-ci :

— Il est impossible que vous fassiez plus longtemps partie de l'administration municipale. Donnez donc votre démission, sinon je serai contraint de vous révoquer.

Duchemin, atterré par cette sentence sans appel, donna sa démission et se trouva sur le pavé, mal vu par tout le monde. Tout d'abord le jeune viveur songea à aller à Paris où il pourrait trouver un emploi. et où, du moins, il disparaîtrait dans la foule. Possesseur encore de quelques pièces d'or, de quoi vivre pendant deux ou trois semaines, il prit le chemin de fer.

Nous savons qu'un grave accident de voyage devait amener une rencontre entre lui et la personne qu'il devait à bon droit regarder comme la première cause de sa perte, mais non cependant comme la seule. Sa blessure ne pouvait entraîner la mort, à moins de complications tout à fait improbables, et les bons soins qu'on ne cessait de lui prodiguer devaient bientôt le remettre sur pied.

Amanda attendait avec impatience le moment où l'état du blessé lui permettrait de se présenter à lui. Chaque jour elle demandait des nouvelles à la servante de l'hôtel. Enfin, un soir, elle obtint cette réponse :

— Je crois que présentement madame pourrait voir ce pauvre monsieur, quoiqu'il soit encore alité.

LVII

Amanda eut un petit frisson de joie.

— Quelles sont les heures où je pourrais entrer chez monsieur Duchemin sans craindre d'être surprise ? fit-elle vivement.

— Dans l'après-midi, madame, avant la visite du soir du docteur, répliqua la servante.

— Après mon déjeuner, demain, alors ? Vous me conduirez près de lui.

— Oui, madame, bien volontiers.

Amanda déjeunait habituellement à onze heures. Le lendemain elle n'arriva guère avant onze heures et demie et resta beaucoup plus longtemps que de coutume à table.

Vers une heure, la servante lui fit signe et disparut dans la cour, où la jeune femme s'empressa d'aller la rejoindre et la trouva sur la première marche de l'escalier de service.

— Nous avons deux étages à monter, madame, dit Madeline. Dépêchons-nous.

Elle s'élança dans l'escalier, et arrivée au second étage elle suivit un couloir sur lequel s'ouvraient plusieurs portes. L'essayeuse de madame Augustine ne se laissait point distancer d'un pas.

— C'est ici, madame, dit-elle en se penchant vers la visiteuse. La clef est sur la serrure.

Puis elle s'esquiva rapidement. Pendant quelques secondes Amanda demeura immobile, appliquant son oreille au frêle panneau de la porte qu'on venait de lui désigner, écoutant, n'osant entrer, prise d'une timidité soudaine, qui ressemblait presque à de la crainte.

Brusquement elle prit son parti, et frappa deux petits coups. Raoul Duchemin était toujours dans son lit, le front entouré de compresses et de bandes, mais ses forces revenaient rapidement ; il voyait, il entendait à merveille, et pouvait sans la moindre peine soutenir une conversation.

Le bruit des deux petits coups arriva très nettement à son oreille, et sans même se demander qui pouvait venir à cette heure où d'habitude on le laissait dormir, il prononça d'une voix assez ferme ce mot :

— Entrez !

La porte s'ouvrit, poussée par une main discrète. Amanda franchit le seuil de la chambre du blessé, et referma la porte derrière elle. Le jeune homme s'attendait si peu à voir son ancienne amie, elle était en ce moment si loin de sa pensée, qu'il ne la reconnut pas tout d'abord. Il se souleva dans son lit, très étonné, et, s'appuyant sur un de ses coudes, il la regarda.

Glissant plutôt qu'elle ne marchait, Amanda s'était avancée jusqu'au lit. Là, elle fit halte, tandis que son joli visage, à la fois triste et souriant, exprimait les sentiments les plus variés. Duchemin la reconnut alors, et poussa une exclamation de surprise, mais sans paraître courroucé le moins du monde.

— Amanda ! s'écria-t-il ; toi ! toi ! toi !

— Oui, moi, répondit la jeune femme en lui prenant la main. Ma présence ne doit point t'étonner. J'ai été témoin de l'accident dont tu as été victime. Je t'ai reconnu. J'ai su qu'on te transportait ici, j'ai pris de tes nouvelles tous les jours, et j'ai attendu le moment où je pourrais enfin te voir.

(La suite au prochain numéro.)

MARIA DE LAS MERCEDES

(Voir gravure)

Une jeune reine d'Espagne, dont le portrait se trouve à la huitième page, est la fille aînée du feu roi Alphonse XII, et n'est âgée que de cinq ans ; elle est née le 11 septembre 1880.

Sa mère, la reine douairière et régente du Royaume, est Maria-Christine, archiduchesse d'Autriche, fille de feu l'archiduc Charles-Ferdinand et de l'archiduchesse Elizabeth, cousine de l'empereur François-Joseph.

La première femme du feu roi d'Espagne était

Maria de Las Mercedes, fille du duc de Montpensier et de l'infante Louise, tante du roi, sœur de l'ex-reine Isabelle II, et seconde fille du roi Ferdinand VI.

La reine Mercedes est morte en 1878, cinq mois après son mariage ; et l'année suivante le roi Alphonse s'est marié avec l'archiduchesse d'Autriche, qui a deux enfants.

LA POÉSIE SAUVAGE.

CHANT FUNÈBRE DU CHEF NADOESIS.

REGARDEZ : il est assis là sur la natte ; il est assis droit, avec l'attitude qu'il avait quand il voyait encore la lumière.

Mais où est la force de ses poings ? Où est le souffle de l'haleine qui envoyait vers le Grand-Esprit la fumée du calumet ?

Où sont ses yeux de faucon, qui reconnaissent la trace du renne sur les vagues de l'herbe, sur la rosée de la prairie ?

Où sont ces pieds qui fuyaient à travers la neige, plus agiles que le cerf dix-cors, que le chevreuil de la montagne ?

Ces bras qui tendaient l'arc fort et ferme ? Voyez : la vie est envolée : voyez : ils tombent inertes.

Il est heureux ; il s'en est allé là où il n'y a plus de neige, là où les champs sont couverts de maïs doré qui pousse de lui-même.

Où tous les buissons sont gaiement remplis d'oiseaux, les forêts, de gibier, tous les étangs, de poissons.

Il mange maintenant avec les Esprits : il nous a laissés seuls ici, pour louer ses actions et confier sa dépouille à la terre.

Apportez ici les derniers présents ; faites retentir la plainte funèbre ; qu'on enterre avec lui tout ce qui peut le réjouir.

Mettez sous sa tête les haches qu'il brandissait vaillamment, et la cuisse grasse de l'ours, car la route est longue ;

Et le couteau finement aiguisé qui, de la tête de l'ennemi, en trois coups habiles, enlevait la peau, et la chevelure ;

Et les couleurs pour peindre le corps, mettez-les aussi dans sa main, afin qu'il se montre paré d'un rouge brillant dans le pays des âmes.

SCHILLER.

NOTES ET IMPRESSIONS

C'est avec politesse qu'il faut savoir chasser les gens qui font tache chez vous.

Entre le passé qui nous échappe et l'avenir que nous ignorons, il y a le présent où sont nos devoirs.

Rien ne repose les yeux et le cœur comme la vue d'un visage honnête et intelligent.

L'un court après la fortune, l'autre croit que la fortune court après lui.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 153.—MÉTAGRAME

Le gourmet, au dessert, me goûte avec bonheur ;
Ce qui toujours dérouta un timide orateur.

No 154.—FANTAISIE HOMONYMIQUE

Cet homme X XXXXXXXXX, X XX XXX l'acte testamentaire.

No 155.—ANAGRAMME

Si mon Premier possède une âme
Ardente et prompt à s'enflammer,
Mon Second peut braver la flamme
Et rien ne peut le consumer.

SOLUTIONS :

No 150.—Les mots sont : Larve et Lave.

No 151.—Le mot est : Vend ange.

No 152

BLANCS.

1 F 8e F

2 T 3e D, échec et mat.

NOIRS.

1 R 6e C

Si : 1 P 6e Cou 4e R
2 T 7e T R ou 3e D, échec et mat.